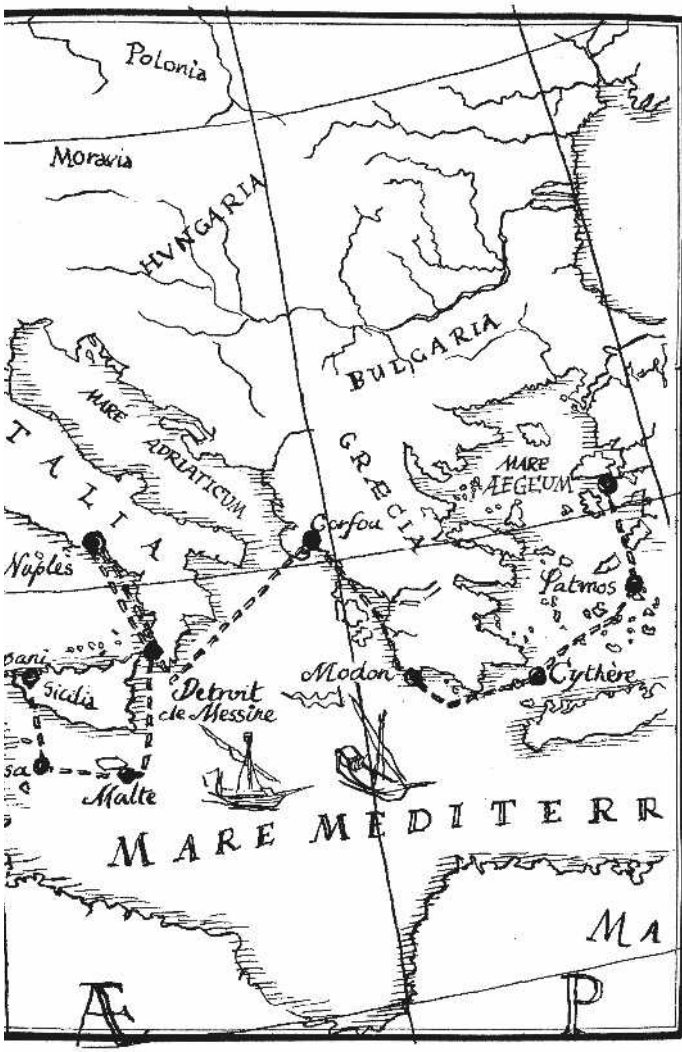
Extrait de la publication



Extrait de la publication

Extrait de la publication

LES AVENTURES DU CAPITAINE ALATRISTE

6

Arturo Pérez-Reverte

CORSAIRES DU LEVANT

ROMAN

Traduit de l'espagnol
par François Maspero

Éditions du Seuil

Pour la carte et les dessins intérieurs :
© Olivier Balez.

TEXTE INTÉGRAL

TITRE ORIGINAL
Corsarios de Levante
ÉDITEUR ORIGINAL
Alfaguara, Espagne
ISBN original : 84-204-7101-1
© Arturo Pérez-Reverte, 2006

ISBN 978-2-0211-2526-9
(ISBN 978-2-02-096129-5, 1re publication)

© Éditions du Seuil, avril 2008, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Extrait de la publication

À Juan Eslava Galán et Fito Cózar,

pour la Naples que nous n'avons pas connue
et les vaisseaux que nous n'avons pas pillés.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Entrer et sortir des galères
Plonger dans les flots et le feu,
Mourir en brave de cent mille manières,
Connaître passions et désespoir furieux,
Abattre et brandir les drapeaux,
Tuer, et payer de sa mort aussitôt.

CRISTÓBAL DE VIRUÉS

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Note du traducteur

Le vocabulaire des galères diffère totalement de celui de la marine à voile de l'époque. Cette différence est due non seulement au fait que l'architecture particulière des galères nécessitait des appellations spécifiques, mais à celui que les marins des autres navires refusaient d'être confondus avec ceux des galères (aujourd'hui encore, dans la marine, l'emploi du mot « rame » est prohibé, comme celui du mot « corde », et « ramer » se dit « nager »). Les termes usuels des galères se retrouvent, avec des variantes, dans les langues diverses de la Méditerranée ainsi que dans la *lingua franca* parlée dans tous les ports.

C'est ainsi, par exemple, que sur les galères les matelots sont des « mariniers » et que ramer se dit de préférence « voguer ». La « vogue » désigne l'ensemble des rameurs et tout ce qui concerne l'action de ramer. Le virement de bord se dit « scievogue ». Ramer à toute force, « passe-vogue ». Ramer avec plus de vigueur, « appuyer la vogue ». Donner des coups de rames prolongés, « allonger la vogue ». Ramer lentement, « voguer par quartiers », c'est-à-dire une partie des rameurs ramant pendant que l'autre se repose.

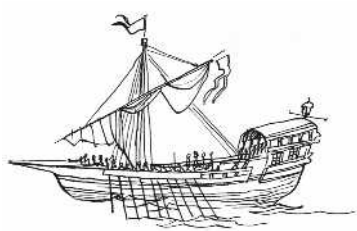
Les mâts sont des « arbres » : « arbre de mestre » pour grand mât, « arbre de trinquet » pour mât de misaine. Les vergues sont des « antennes », les câbles et filins des « gumes », le « carrosse » tient lieu de château arrière et la « conille » de gaillard d'avant. Le pont, au-dessus de la « chambre de vogue », est la « couverte », le passage central entre les

rameurs est la « coursie », les passages latéraux en surplomb sur la mer sont les « couroirs ». Jeter l'ancre ou mouiller se dit « donner fonde » et lever l'ancre « serper le fer ».

On dit que les rames sont « fournelées » quand il n'y a pas besoin de ramer et qu'elles sont, sans être rentrées (qui se dit « conillées »), attachées au banc précédent. Quand on les détache pour ramer de nouveau, on les « défournelle ». L'ensemble des rames et de ce qui les soutient s'appelle la palamente. Les rameurs, sur leurs bancs, appuient leurs pieds sur la pédagne… Et ainsi de suite.

Par ailleurs, les indications de cap sont données en suivant celles de la rose des vents telle qu'elle figure sur les boussoles de l'époque : Tramontane = Nord. Vent grec ou gregal = Nord-Est. Levant = Est. Sirocco = Sud-Est. Midi = Sud. Levèche = Sud-Ouest. Ponant = Ouest. Vent mestre = Nord-Ouest.

Extrait de la publication



I

LA CÔTE DE BARBARIE

La chasse poursuite est une longue chasse et, par la barbe du Christ, celle-là ne l'avait été que trop : une après-midi, une nuit de lune et une matinée entière à courir derrière notre proie par une mer difficile, dont les coups faisaient parfois trembler la coque fragile de la galère, n'avaient rien fait pour nous mettre de bonne humeur. Les deux voiles tendues comme des cimeterres, les rames remontées, et les galériens, les gens de mer et ceux de guerre s'abritant comme ils le pouvaient du vent et des embruns, la *Mulâtre*, galère de vingt-quatre bancs, avait parcouru presque trente lieues à la poursuite de cette galiote barbaresque que nous tenions enfin à portée de tir ; et qui, si nous ne cassions pas un mât – les vieux mariniers regardaient en l'air, la

Extrait de la publication

mine préoccupée – serait à nous avant l'heure de l'Angélus.

– Chatouillez-leur le cul ! ordonna don Manuel Urdemalas.

Le capitaine de notre galère restait debout, à la poupe – il n'avait pratiquement pas bougé de son poste depuis vingt-quatre heures –, et, de là, il observa la gerbe d'eau que soulevait contre la galiote notre premier boulet. En voyant la précision du tir, les artilleurs et les hommes qui se tenaient à la proue autour du canon de coursie poussèrent des cris de victoire. Toute proche et sous le vent comme elle l'était, cela ne faisait guère de doute que la proie était à nous.

– Elle amène sa voile ! cria quelqu'un.

L'unique voile de la galiote, un immense triangle de toile, faseya dans le vent pendant qu'ils la carguaient rapidement en affalant l'antenne. Secoué par la houle, le bateau barbaresque nous présenta d'abord l'ailette, puis la bande gauche. Pour la première fois, nous pûmes l'observer en détail : c'était une demi-galère de treize bancs, fine et longue, et nous estimâmes à une centaine le nombre d'hommes à bord. Elle semblait être de ces galères rapides et bien gréées auxquelles allaient comme un gant ces vers fort avisés de Cervantès :

Le larron qui va frapper
S'il ne veut pas être piégé

Extrait de la publication

Doit savoir être léger
Pour s'enfuir et triompher…

Jusque-là, la galiote n'avait été qu'une voile qui louvoyait, dénonçant le corsaire, pour s'approcher sans vergogne du convoi de navires marchands que la *Mulâtre* escortait avec trois autres galères espagnoles entre Carthagène et Oran. Ensuite, quand nous avions mis toute la toile pour la poursuivre, elle s'était transformée en une voile en fuite et une poupe qui augmentaient peu à peu en volume à mesure que, progressant au levèche sur la rose des vents, notre chasse nous en rapprochait.

– Ils se rendent enfin, ces chiens, dit un soldat.

Le capitaine Alatriste était près de moi, observant le corsaire. Maintenant que l'antenne était affalée et la voile carguée, les rames de la galiote se déployaient sur l'eau.

– Non, murmura-t-il. Ils vont se battre.

Je me tournai vers lui. Sous le large bord de son vieux chapeau, la réverbération du soleil sur l'eau et les voiles lui faisait plisser les yeux, les rendant encore plus clairs et plus glauques. Il avait une barbe de quatre jours et sa peau était sale et grasse, comme celle de tout le monde à bord, sous l'effet de la navigation et de la veille continuelle. Son regard de soldat chevronné suivait avec une extrême attention tout ce qui se passait

Extrait de la publication

sur la galiote : les hommes qui couraient sur le pont vers la proue, les rames qui s'accordaient pour faire virer le bateau de bord.

– Ils veulent tenter leur chance, ajouta-t-il, impassible.

Il indiquait du doigt la flamme qui flottait au faîte de notre arbre de mestre, indiquant la direction du vent. Il était passé, durant la chasse, du vent mestre au levant quart vent grec, et, pour l'heure, il s'y maintenait. Maintenant, je comprenais, moi aussi. Le corsaire, sachant que la fuite était impossible et ne voulant pas se rendre, avait recours aux rames pour se mettre face au vent. Galiotes et galères ne portaient qu'un seul gros canon à la proue, et des pierriers de faible portée sur les bandes. Ils étaient plus mal armés que nous et moins nombreux à bord, mais prêts à jouer leur dernière carte, un tir heureux pouvant nous abattre un arbre ou causer des dégâts parmi les hommes de la couverte. Les rames leur permettaient de manœuvrer en dépit du vent contraire.

– Amène les deux… Torses nus ! Passe-vogue !

Aux ordres qu'il donnait, secs comme des coups de feu, il était clair que notre capitaine avait également compris. Les deux antennes descendirent rapidement, amenant les voiles, et le comite sauta sur la coursie, le fouet à la main – « Éh-ah, éh-ah ! » hurlait cet impitoyable enfant de putain – pour que les galériens, nus jusqu'à la ceinture, occupent leurs places, quatre

Extrait de la publication

par banc sur chaque bande, quarante-huit rames dans l'eau, pendant qu'il leur dessinait sur le dos un pourpoint de rouges coquelicots.

– Messieurs les soldats ! A vos postes de combat !

Le tambour battit le branle-bas tandis que les gens de guerre, au milieu des habituels jurons, blasphèmes et obscénités de l'infanterie espagnole – ce qui n'excluait nullement les prières marmonnées entre les dents, les baisers aux médailles de saints et aux scapulaires, ou les signes de la croix cinq cents fois répétés –, disposaient sur les bandes des paillasses et des couvertures en guise de pavois pour se protéger des tirs ennemis, se munissaient des armes appropriées, chargeaient arquebuses, mousquets et pierriers, et se postaient chacun à sa place, qui à la proue, qui sur les couroirs – les passages courant sur les deux bandes de la galère –, au-dessus des rames que la chiourme plongeait déjà à bonne cadence, tandis que comite et sous-comite, entre deux coups de sifflet, continuaient à cingler allègrement les dos. De l'éperon à la poupe, les mèches commençaient à fumer. Je n'avais pas encore atteint une carrure qui me permette de manier à bord l'arquebuse ou le lourd mousquet : car les Espagnols, pour tirer, visaient en portant la ligne de mire à la hauteur de l'œil ; et si, avec le mouvement de la galère, on n'avait pas les mains assez fortes, le choc du coup de feu pouvait vous disloquer l'épaule ou

vous casser les dents. J'empoignai donc mon esponton et mon épée large et courte car, plus longue, elle eût été trop encombrante sur le pont d'un navire, je me ceignis les tempes d'un foulard noir, et je suivis le capitaine Alatriste transformé en saint Georges. En sa qualité de soldat expérimenté et de toute confiance, le poste de mon maître – en réalité, il ne l'était plus, mais cela ne modifiait guère mes habitudes – était le bastion de l'esquif : celui-là même qu'avait occupé le bon Miguel de Cervantès sur la *Marquise* à Lépante. Une fois là, le capitaine me regarda d'un air amusé et ses yeux semblèrent exprimer comme un sourire, tandis qu'il caressait sa moustache.

– Ton cinquième combat naval, dit-il.

Après quoi, il souffla sur la mèche allumée de son arquebuse. Son ton avait juste l'indifférence qu'il fallait ; mais je savais que, comme les quatre fois précédentes, il était inquiet pour moi. Malgré mes dix-sept ans récemment accomplis, ou précisément à cause d'eux. Dans les abordages, même Dieu ne reconnaissait pas les siens.

– Ne saute pas sur le corsaire avant que je ne l'aie fait moi-même… Compris ?

J'ouvris la bouche pour protester. A cet instant, une détonation se fit entendre à l'avant, et le premier coup de canon ennemi fit voler dans la galère des éclats de bois acérés comme des poignards.

Extrait de la publication

C'était une longue route que celle qui nous avait menés, le capitaine Alatriste et moi, jusque sur la couverte de cette galère qui, en cette mi-journée de la fin de mai mil six cent vingt-sept – les dates figurent dans mes vieux papiers, parmi mes états de service jaunis –, livrait combat à la galiote corsaire, quelques milles au sud de l'île d'Alboran, face à la côte de Barbarie. Après la funeste aventure du gentilhomme au pourpoint jaune, lorsque notre jeune et très catholique monarque s'était tiré de justesse de la conspiration ourdie par l'inquisiteur Emilio Bocanegra, le capitaine Alatriste, qui avait bien failli voir sa tête livrée au bourreau pour avoir disputé une maîtresse à Philippe IV, avait réussi à préserver sa vie et sa réputation grâce à son épée – et plus modestement à la mienne et à celle du comédien Rafael de Cózar – en sauvant la gorge royale au cours d'une partie de chasse fort hasardeuse à l'Escurial. Mais les rois sont ingrats et oublieux : l'affaire ne nous rapporta nul bénéfice. Et comme s'y ajoutait cette circonstance que, du fait de certaines amours de notre monarque avec la comédienne María de Castro, le capitaine avait eu quelques échanges de mots et croisements de fers avec le comte de Guadalmedina, confident du roi, pour finir par le blesser d'abord d'une jolie boutonnière et

ensuite de plusieurs coups, la vieille amitié du comte pour mon maître, qui remontait aux Flandres et à l'Italie, s'était muée en animosité. Ce qui explique que cette aventure de l'Escurial nous avait laissés avec tout juste de quoi payer nos dettes. Nous en sortîmes, pour tout dire, Gros-Jean comme devant, sans un maravédis en poche, mais avec le soulagement de ne pas avoir à tâter de la paille humide des cachots ou à bénéficier de six pieds de terre dans une fosse anonyme. Les argousins du lieutenant d'alguazils Martin Saldaña – convalescent d'une très grave blessure que lui avait infligée mon maître – nous avaient laissés en paix, et le capitaine n'avait pas eu à supporter les poursuites de la soldatesque moustachue. Ce qui ne fut pas le cas d'autres personnages impliqués dans l'affaire, sur qui s'abattit, avec la discrétion habituelle en pareils cas, la colère royale : le frère Emilio Bocanegra fut enfermé dans un hôpital pour malades mentaux – sa condition de saint homme méritait certains égards –, et d'autres conspirateurs de moindre rang furent étranglés dans le silence de la prison. De Gualterio Malatesta, le sicaire italien ennemi personnel du capitaine et de moi-même, nous n'avions rien su de certain ; on parla bien d'atroces souffrances avant son exécution dans un noir cachot, mais personne n'y ajouta foi. Quant au secrétaire royal Luis d'Alquézar, dont la complicité n'avait pu être prouvée, sa position à la Cour et ses accointances dans le Conseil d'Aragon lui sauvèrent le

Extrait de la publication

cou mais non la charge : un ordre foudroyant l'expédia dans les terres lointaines de la Nouvelle-Espagne. Et comme le savent bien vos seigneuries, le sort de ce sinistre personnage ne m'était pas indifférent. Car avec lui avait embarqué pour les Indes l'amour de ma vie : sa nièce Angélica d'Alquézar.

De tout cela, je parlerai plus avant en détail. Qu'il me suffise pour l'instant de préciser que notre dernière aventure avait persuadé le capitaine Alatriste de la nécessité d'assurer mon avenir en me mettant à l'abri, autant que faire se pouvait, des caprices de la Fortune. L'occasion vint de don Francisco de Quevedo – depuis mes démêlés avec l'Inquisition, le poète n'hésitait jamais à me tenir lieu de parrain – dont, comme l'écume, le prestige ne cessait de monter à la Cour et qui se montra convaincu qu'à la faveur de la sympathie que lui manifestait notre souveraine, de la bienveillance du comte et duc d'Olivares et d'un peu de chance, je pourrais, en atteignant mes dix-huit ans, entrer dans le corps des courriers royaux, ce qui était une bonne façon de commencer une carrière à la Cour. Le seul problème sérieux était que, pour me garantir un avenir d'officier, il me fallait soit une famille convenable, soit des états de service convaincants ; et là, le passage dans l'armée avait son poids. Or, même si mon expérience dans les armes n'avait rien de celle d'un flambard de taverne – j'avais passé deux années bien remplies dans les Flandres,

Les Aventures du capitaine Alatriste :

1. Le Capitaine Alatriste
Seuil, 1998
et « Points », n° P725

2. Les Bûchers de Bocanegra
Seuil, 1998
et « Points », n° P740

3. Le Soleil de Breda
Seuil, 1999
et « Points », n° P753

4. L'Or du roi
Seuil, 2002
et « Points », n° P1108

5. Le Gentilhomme au pourpoint jaune
Seuil, 2004
et « Points », n° P1388

IMPRESSION : BRODARD ET TAUPIN, À LA FLÈCHE
DÉPÔT LÉGAL : JUIN 2009. N° 99794 (00000)
Imprimé en France

Extrait de la publication